

laquelle toute société est mûre pour le droit, digne du droit, etc., est moins coûteuse en vies humaines, et peut-être moins coûteuse tout court. Dans le drame bosniaque, par exemple, ou dans le drame algérien, le propos n'est plus de savoir si ma position est vraie ou fausse, mais d'être dans le camp de ceux qui refusent les camps, les nations homogènes, les droits prétendus des assassins, l'asservissement et la mutilation des hommes. Bref, il y a une guerre, et il s'agit de la gagner.

S. Rushdie. – J'ai fait, moi, le chemin inverse. J'ai passé ma vie à essayer de cerner ce que je refusais. Et je pensais que la victoire du droit n'est jamais définitive, qu'il faut se battre pour garder ce qu'on a gagné. Depuis quelque temps, je tente au contraire de définir ce que je défends. J'ai compris que les arguments relativistes n'en sont pas. Ils consistent à dire aux mollahs iraniens, pakistanais ou bangladais : « Je ne suis pas d'accord », au lieu du : « Vous vous trompez » que j'évoquais. Si dans les conflits brutaux auxquels nous sommes confrontés nous n'avons rien d'autre qu'une opinion, alors nous ne faisons pas le poids. Je me demande donc sans cesse ce qui sous-tend au fond mes convictions personnelles, et j'en arrive, par une démarche inverse de celle de Bernard, à l'existence de valeurs universelles, à un système de pensée qui serait le fondement de toute culture. Le problème incontournable, c'est que, si l'on considère la vie humaine comme une valeur universelle, nous sommes en contradiction avec ce qu'exprime l'espèce humaine, et dont ce XX^e siècle a été une tragique illustration. Alors il me semble qu'il y a place pour un questionnement intellectuel, et guère d'autre solution que d'ouvrir le débat suivant : s'il y a bien des valeurs communes, respectables par toutes les cultures, pourquoi les intellectuels ne tentent-ils pas de l'appréhender, et n'en tiennent-ils souvent aucun compte ? En somme, si mon instinct me pousse à dire qu'il n'y a pas d'absolu, ma réflexion me conduit à savoir s'il existe quelque chose au-delà du relatif. Des lieux de convergences possibles, des lieux de transaction au-delà de la frontière entre soi et l'autre.

B.-H Lévy. – Tout cela est exact. Mais, face à l'urgence de l'action, je fais l'économie de cette question. Cela a été, reste le cas dans l'affaire Rushdie. Je ne cherche pas à convaincre les terroristes iraniens qu'il est juste, dans l'absolu, de défendre un homme seul face à la logique de la terreur. Je sais qu'il y a d'un côté la terreur donc, mais aussi la lâcheté, la démission, le pire de la conscience européenne qui renoue avec les réflexes munichoïses, et puis, de l'autre côté, la résistance, le refus de l'horreur. Qui l'emportera ? C'est la seule question.

S. Rushdie. – Je veux dire que, dans mon cas comme dans celui de la Bosnie ou de l'Algérie, si l'Europe renie les valeurs universelles qu'elle a inventées, elle ne pourra pas venir ensuite réclamer aux prochaines générations de les respecter.

N. O. – Vous êtes tous deux des intellectuels engagés dans le monde démocratique, où la paix semble être devenue une valeur universelle. Pensez-vous que le courage intellectuel peut consister, sous prétexte de ne pas accepter certaines situations, à préconiser la guerre ?

S. Rushdie. – C'est une question très, très difficile. Pour moi, il y a eu les deux guerres entre l'Inde et le Pakistan. J'ai connu la première en 1965 puisque je vivais là-bas. Je sais ce qu'est un bombardement, des engins de mort qui tombent sur ma ville, sur mes amis. Cela clarifie radicalement les choses. C'est pourquoi je me suis résolument engagé plus tard contre la guerre du Viêt Nam. C'est pourquoi j'ai été contre la guerre des Malouines...

B.-H Lévy. – Mais elle a permis de faire tomber la dictature argentine !



« J'ai été contre la guerre des Malouines... – Mais elle a permis de faire tomber la dictature argentine ! – Et nous avons écopé de dix ans de Thatcher. »

S. Rushdie. – Et nous, nous avons écopé dix ans de Thatcher !

B.-H. Lévy. – Si c'était le prix à payer pour le fascisme argentin, ce n'est pas si mal !

S. Rushdie. – Ça dépend où on habite ! Tout mon parcours, en fait, a été déterminé par mon expérience de la guerre. Cependant, j'admets qu'il y a des moments où la paix à tout prix n'est pas possible. Cette idéologie ne peut s'appliquer systématiquement, partout, en tous lieux. En Bosnie, par exemple, la moins mauvaise des solutions serait que les Nations unies arment les Bosniaques. De quel droit le leur refusons-nous ? Bien sûr, il y aurait là un grand danger. Mais il faudrait sans doute l'accepter. Par ailleurs, je ne vois pas très bien comment on peut renverser un dictateur – ce n'est pas ça qui manque sur la planète ! – sans se battre. Ni un totalitarisme menaçant.

B.-H Lévy. – Je récuse les deux positions symétriques et tout aussi dangereuses l'une que l'autre : la religion de la guerre et la religion de la paix. Personnellement je hais la guerre, et quiconque l'a approchée sait de quoi elle est faite. Mais l'idée que rien ne serait pire que la guerre peut être une idée terrible, dans certaines circonstances. C'est le mot de Malraux, vous savez : faire la guerre sans l'aimer... C'est ainsi que l'on évite d'autres guerres demain, bien plus douloureuses, bien plus sanglantes. Pendant toute mon enfance, on m'a appris que, si on avait fait la guerre à Hitler avant qu'il ne la déclenche, on aurait peut-être épargné à l'humanité les horreurs de la Seconde Guerre mondiale. Eh bien, toutes proportions gardées, il aurait fallu agir ainsi avec Milosevic. Ceux qui étaient partisans d'arrêter les Serbes étaient traités d'irresponsables. Aujourd'hui, parce que ces irresponsables n'ont pas été écoutés, nous avons la Tchétchénie, et ce n'est que le début ! De même, parce que les puissances occidentales, les diplomates, les hommes d'affaires, ont eu l'air de trouver normal qu'un écrivain soit menacé d'être assassiné à cause de ce qu'il écrit par les intégristes musulmans, il y a une prolifération de Rushdie et de Nasreen qui meurent chaque jour en Algérie. La « bombe Rushdie » s'est miniaturisée...

N. O. – Vous êtes l'un et l'autre très préoccupés par l'islamisme. Comment jugez-vous l'attitude des intellectuels musulmans ?

B.-H Lévy. – De quel droit la jugerais-je ? J'ai envie de les aider, de leur faire comprendre qu'ils ne sont pas seuls. Je ne suis pas un spécialiste de l'islam,

mais je sais qu'il y a place dans la civilisation islamique pour une position de laïcité, d'agnosticisme, voire d'athéisme, pour le droit. Des intellectuels musulmans, sans renoncer à leur identité, peuvent revendiquer cet autre héritage des Lumières. Je n'ai, je le répète, aucune leçon à leur donner. Mais nous pouvons leur rappeler que le christianisme et le judaïsme ont fait, avant eux, le même chemin.

S. Rushdie. – Il y a tant de cas de figure ! Certains intellectuels musulmans sont parvenus à un équilibre à l'intérieur des contraintes auxquelles ils sont soumis. Ils ne protestent pas trop fort. D'autres ont ce courage, et le paient de leur vie. Mais dans l'ensemble je crois qu'il y a un grand obstacle que les intellectuels musulmans n'ont toujours pas franchi. Ils veulent faire la différence entre islam et intégrisme, mais refusent de se demander ce qui, dans cet ensemble de concepts qui s'appelle islam, permet l'émergence du fanatisme et de la violence quasi systématique à l'égard des femmes. Tant qu'ils n'auront pas examiné librement cette question, ils resteront en deçà du seuil de l'exigence intellectuelle. Je crois, comme Bernard, que c'est l'un des défis majeurs auxquels le monde sera confronté.

Propos recueillis par ELISABETH SCHEMLA

(1) Les réquisitoires contre l'usage des médias se trouvent notamment dans « Libération » des 3 et 4 novembre 1994 et dans « Télérama » du 15 février 1995.